

Elise Lucet : "Pas question de se laisser dicter notre conduite par des communicants"

TÉLÉOBS

Par TéléObs

Voir tous ses articles

Publié le 20-12-2014 à 10h00

Alors qu'elle anime le 13- heures de France 2 dans un style plutôt convenu, Elise Lucet s'est révélée en journaliste pugnace qui demande des comptes a des grands patrons ou des politiques dans « Cash Investigation ».



TéléObs. - Depuis trois saisons, en plus de la présentation du JT chaque jour à 13 heures sur France 2, vous incarnez « Cash Investigation ». Comment vous êtes-vous lancée dans cette aventure ?

Elise Lucet. - En 2011, Rémi Pfmilin [PDG de France Télévisions, NDLR], qui ne souhaitait plus que je sois sur France 2 pour le JT et sur France 3 pour « Pièces à conviction », m'a proposé de réfléchir à une nouvelle émission pour France 2. J'ai donc monté le projet de « Cash Investigation » avec Laurent Richard, de Premières Lignes, la maison de production de Luc Herman et Paul Moreira. La configuration était idéale pour inventer une émission d'investigation. Nous avons le sentiment que tous les reportages butaient sur les services de communication, qui sont désormais partout. D'entrée de jeu, notre idée était de faire des sujets en refusant de nous laisser dicter notre conduite par un communicant qui nous expliquerait, encore une fois, que Monsieur Untel ne veut pas répondre à nos questions. Et moi, je leur ai dit tout de suite que je voulais incarner cela à l'antenne. Si l'on considère qu'on a suffisamment enquêté sur un dossier dont un ministre

ou un dirigeant d'entreprise est en charge, nous nous devons de tout essayer pour obtenir des réponses de sa part, quitte à aller le relancer dans un lieu public où il intervient.

Ceux qui me connaissent savent que la personne que l'on voit dans « Cash » est plus proche de moi que celle du JT.

Vous surprenez dans le rôle de journaliste tenace... Cela vous étonne-t-il ?

Je le comprends parce que cela ne correspond pas à ce qu'on voit de moi à travers des interviews de 3 minutes, dans le JT. J'y apparais peut-être trop policée par rapport à ce que je suis réellement. Ceux qui me connaissent savent que la personne que l'on voit dans « Cash » est plus proche de moi.

Entre « Cash » et le JT, n'est-ce pas le grand écart ?

Le JT est un exercice cadré où l'on n'a pas de liberté. Les téléspectateurs vous attendent à telle heure pour que vous leur donniez des outils pour qu'ils puissent comprendre l'actualité. C'est un travail qui me passionne depuis vingt-cinq ans. Mais c'est vrai que c'est frustrant de ne pas pouvoir approfondir certains sujets ou prendre le temps de la réflexion. Et c'est exactement ce que permet « Cash Investigation ».

J'ai toujours eu un problème avec la hiérarchie : je respecte les gens parce qu'ils sont respectables, non parce qu'ils sont chefs, patrons ou ministres.

Plus jeune, vous étiez plus rebelle qu'élève modèle...

C'est vrai, je n'étais pas trop dans les clous, je n'ai rien foutu à l'école je n'allais pas en cours, j'ai eu un bac scientifique au rattrapage avec 1 en maths et 3 en physique. Ensuite, je suis partie au Canada, puis à Londres, pour apprendre l'anglais. Puis j'ai écrit une lettre à Radio France pour proposer mes services. Quatre mois plus tard, ils m'ont rappelée en me demandant : « *Est-ce que vous pourriez être là demain ?* » J'avais 20 ans, je suis tombée sur des gens extraordinaires qui m'ont appris la rigueur de ce métier. A cette époque, les rédacteurs en chef étaient ravis d'accueillir des personnes un peu impertinentes. J'ai toujours dit ce que je pensais à mes supérieurs, sans jamais être irrespectueuse. Si je fais quelque chose, j'aime bien être en accord avec moi-même. J'ai toujours eu un problème avec la hiérarchie : je respecte les gens parce qu'ils sont respectables, non parce qu'ils sont chefs, patrons ou ministres. Je préfère regarder les faits et juger sur les actes.

C'est un véritable luxe, aujourd'hui, de disposer d'une année pour enquêter...

Nous avons pourtant un budget classique d'émission de reportages diffusée en prime time. En fait, quand Rémi Pfmilin m'avait proposé, en 2011, de réfléchir à une émission d'investigation, il s'était engagé un peu vite : il n'y avait pas de case à l'antenne avant fin avril-début mai 2012. Nous avons donc eu le luxe de bosser de septembre à avril sur la première enquête. Et nous avons fondé l'émission sur cette chance de départ. Le temps est l'allié principal du journaliste. Plus on en a et plus on trouve.

Nous poussons les gens dans leurs retranchements parce que c'est nécessaire pour obtenir des réponses. Certes, ces situations dégagent un moment de tension. Mais cela est révélateur : ces interlocuteurs ne sont plus habitués à ce qu'un journaliste aille chercher l'information qu'ils ne veulent pas lui donner.

Que répondez-vous à ceux qui vous reprochent de vous acharner sur vos interlocuteurs, de les poursuivre, voire de les piéger ?

Quand nous avons des documents sur une entreprise ou une personne, nous faisons toujours une demande d'interview. Quand les personnes concernées refusent de s'entretenir avec nous, nous insistons poliment. Ensuite, si on est obligé d'aller les chercher dans des endroits publics, c'est parce qu'ils ont refusé de nous répondre à plusieurs reprises. Notre volonté n'est pas de provoquer des face-à-face tendus ou de faire dans le spectaculaire. Nous poussons les gens dans leurs retranchements parce que c'est nécessaire pour obtenir des réponses. Certes, ces situations dégagent un moment de tension. Mais cela est révélateur : ces interlocuteurs ne sont plus habitués à ce qu'un journaliste aille chercher l'information qu'ils ne veulent pas lui donner. Quand notre journaliste Martin Boudot revient de Chine avec des images d'enfants qui travaillent six jours sur sept, on ne peut pas se contenter d'un mail de refus des entreprises qui y font fabriquer leurs téléphones. Aujourd'hui, un PDG qui est mis en cause par « Cash » a tout intérêt à répondre. Quand on lui demande une interview, c'est qu'on a travaillé. On ne va pas le voir pour l'embêter, casser son image ou « se faire » des gens. Nous voulons aller au bout de l'enquête.

En raison de la pression des annonceurs, "Cash" ne pourrait simplement pas exister sur TF1, Canal+ ou M6. C'est pourquoi Thierry Thuillier, le directeur des programmes, la considère comme un marqueur du service public.

L'émission a-t-elle pour vocation de faire bouger les choses ?

Dans le football, on a montré qu'un joueur pouvait parfois être acheté par des fonds véreux. L'UEFA a fait passer une nouvelle réglementation qui interdit à un tiers de détenir les droits sur un joueur. A la suite de l'émission consacrée aux lobbies du tabac, Michèle Delaunay, ancienne ministre de la Santé, a déposé des amendements sur la loi santé-tabac. Une autre enquête, qui avait mis au jour que le centre de formation des Verts leur avait permis d'acheter leur siège social, a débouché sur l'ouverture d'une information judiciaire. « Cash » agit comme un révélateur, ensuite, c'est à la société civile de s'emparer des révélations. Nous ne nous prenons pas pour des cow-boys de l'info qui vont révolutionner les choses. Nous ne voulons pas être les moralisateurs ou ceux qui désignent les gentils ou les méchants. Nous sommes journalistes et cela nous suffit. Nous apportons des infos au grand public pour qu'il puisse faire ce dont il a envie en connaissance de cause.

Certaines enquêtes posent-elles des problèmes avec les annonceurs ?

En raison de la pression des annonceurs, cette émission ne pourrait simplement pas exister sur TF1, Canal+ ou M6. C'est pourquoi Thierry Thuillier, le directeur des programmes, la considère comme un marqueur du service public : elle peut poser des problèmes à la régie publicitaire, mais ce qu'elle montre du journalisme à l'oeuvre dans le service public est plus important. Chaque émission est toujours visionnée cinq ou six fois par notre service juridique avant sa diffusion. Pour mieux éviter leurs attaques, nous avons adopté les réflexes des grands groupes...

Le monde des affaires et le monde politique sont encore très masculins et assez machos. La plupart du temps, ils ont aussi affaire à des journalistes qui n'ont pas bossé leurs dossiers, qui sont connivents ou juste rentre-dedans.

En quoi votre image sert-elle les enquêtes ?

En tant que figure de l'antenne, et qui plus est en tant que femme, il est plus délicat de m'envoyer bouler. Et puis, le monde des affaires et le monde politique sont encore très masculins et assez machos. La plupart du temps, ils ont aussi affaire à des journalistes qui n'ont pas bossé leurs dossiers, qui sont connivents ou juste rentre-dedans. Quand on est dans aucune de ces catégories, il y a un moment de déstabilisation, probablement renforcé par un sourire engageant.

Vous êtes citée comme la journaliste préférée des Français...

En France, il y a un tel sentiment de collusion - qui n'est pas toujours réelle - entre le monde journalistique et celui du pouvoir que les téléspectateurs sont ravis de voir que ce n'est pas mon cas. Ma relation avec le public se construit depuis vingt-cinq ans. Il découvre petit à petit qui je suis car je l'exprime de plus en plus. Aujourd'hui, je me sens plus légitime pour faire ce que je fais. Les gens ne me disent plus « *je vous aime beaucoup* » mais « *ne lâchez rien !* ».

Propos recueillis par Hélène Riffaudeau